

Il pleuvait ce jour-là, lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! Au fait quel jour étions-nous ? » se dit-elle.

« Vendredi 13 ! Zut ! » Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.

L'espace d'une seconde, la tentation de renvoyer à ses chères études la meilleure volonté du monde et de lui préférer la chaleur de la couette la titilla. Mais pas plus d'une seconde. Elle se reprit en s'apostrophant :

« Allons ma fille, pas question de faire du gras ce matin ! ».

Pour dynamiser ce corps estampillé troisième âge, elle enchaîna débroussaillage capillaire, quelques mouvements de réveil articulaire, toilette de chat, habillage, petit déjeuner sur le pouce, le tout chorégraphié sans répit. Ce matin, sa conscience lui dictait de différer la lecture du journal qu'elle récupérait chaque jour dans sa boîte aux lettres comme un rituel. L'actualité de son propre quotidien reléguait au second plan les atermoiements du président Macron à se déclarer candidat à sa réélection. Afin de tordre le cou à cette superstition communément admise autour du chiffre 13, elle se retroussa les manches en décrétant ce vendredi jour de ménage, histoire de dissiper les mauvaises ondes à grand renfort de coups de balai et de plumeau. Sans cette résolution aussi soudaine qu'inhabituelle, elle n'aurait pas sauvé ce bloc-notes de l'oubli, abandonné à l'ombre d'une pile de journaux accumulés jour après jour depuis des semaines au pied de la bibliothèque. Sur l'instant, la seule attention qu'elle prêta au carnet se concentra sur le nuage de poussière qui l'enveloppait. Mais une fois la couverture époussetée, révélant un aplat orange délavé par le temps, elle le feuilleta pour constater que ses 80 pages étaient vierges de toute écriture. Encore étiqueté, son prix imprimé en franc trahissait une ancienneté d'au moins deux décennies depuis que la monnaie de l'euro était entrée dans notre quotidien en janvier 2002. A cet instant précis, il lui importait moins de s'expliquer la présence de ce bloc-notes que d'envisager son usage. Elle se rendait compte depuis peu que les souvenirs la fuyaient régulièrement.

Si son rendez-vous avec la presse quotidienne nourrissait sa curiosité, il participait tout autant à entretenir un lien avec la société qui la désignait dorénavant comme inactive depuis qu'elle avait fait valoir ses droits à la retraite. Quarante annuités plus tôt, elle avait appartenu à cette génération de jeunes femmes pour qui l'émancipation se gagnait sur le marché du travail, en plein boom économique des Trentes Glorieuses. Porté par les trois lettres militantes du MLF, un vent frondeur avait entrepris de balayer l'ordre établi de la femme au foyer ou de l'ouvrière d'usine au grand dam

de ces messieurs. Diplôme de dactylographie en poche, sa maîtrise de la frappe lui avait ouvert les portes des services administratifs de la Sécurité Sociale à Quimper. Elle avait choisi la mobilité géographique de celle qui monte à la ville comme on dit en saisissant l'opportunité de l'ascenseur social portée par l'ambition d'une vie éloignée du monde de la pêche. Aspirée par la promotion interne, elle avait conclu sa carrière à la Direction du contrôle médical. Pour preuve, un certificat de travail orné de médailles d'honneur à l'insigne de boutonnière tricolore honorait sa fidélité à la Fonction Publique. Le cadre en bois au liseré doré trônait sur le mur du salon en lieu et place du crucifix qui ne trouvait plus grâce à ses yeux depuis une éternité, depuis que les eaux tempétueuses de l'océan avaient oublié de lui rendre son marin pêcheur de mari disparu en mer à l'âge de 24 ans alors qu'elle rayonnait de ses 21 printemps. Le destin lui avait pris son homme avant même qu'elle n'ait eu le temps de porter son enfant.

Leurs destins s'étaient croisés un an plus tôt lors du premier festival rock de Bretagne à Pont-l'Abbé. Ce 27 mars 1966 avait vu la jeunesse branchée bigoudène converger vers l'actuelle salle du Patronage Laïque pour vibrer au son des Jerry's, des Cratères, des Crismen, de Dan Le Braz, des Albatros et des Inutiles. Toute une époque regretterons les nostalgiques. Ses cheveux blonds ramassés dans un chignon banane du plus bel effet, sa jupe cintrée surmontée d'un chemisier vichy avait sublimé la femme qui s'affirmait en elle. Son cœur de rockeur, pourtant dur à l'émotion, n'y avait pas résisté. Son sourire généreux appuyé d'un regard bleu délavé et d'une mèche rebelle l'avait prise par surprise, envahie d'un sentiment indicible dont elle découvrait le trouble.

Quelques semaines avant la funeste campagne de pêche, ils s'étaient promis l'un à l'autre pour le meilleur et pour le pire en l'église Notre Dame de la Mer à Lesconil. Une fois leurs consentements échangés, leur baiser empreint d'une pudeur à peine voilée avait fini de convaincre le Saint-Esprit de leur engagement mutuel. A toute volée, les cloches avaient accompagné la procession qui avait cheminé d'une rue ensoleillée à l'autre en pas cadencés jusqu'à l'Hôtel de la plage, dont seul le souvenir subsiste aujourd'hui. Un banquet y avait rassemblé les convives entre plaisirs du palais, rires et autres ritournelles de circonstance.

Le soir-même, portés par l'énergie fusionnelle de ne faire qu'un, ils avaient couru main dans la main jusqu'à la pointe de Goudoul caressée par l'océan. Leur échappée nocturne, à l'abri des regards, tenait du pèlerinage amoureux depuis qu'ils s'étaient jurés fidélité avant leur premier baiser à l'endroit où s'élevait jadis la croix des amoureux jusqu'à ce que la sculpture de granit ne soit vandalisée. Peut-être l'acte désespéré d'un amoureux éconduit ? Nul ne l'a jamais su. Pour immortaliser leur vœu, il avait empoigné le manche de son Armor, un couteau de pêche dont il ne se séparait jamais et avait poussé le cérémonial jusqu'à graver de sa pointe la paroi en béton de l'amer, près du sémaphore, d'un cœur serti de leurs initiales J et M, pour Jean et Maryvonne. A leurs yeux, l'empreinte brillait du feu de leur passion, comme gravée à jamais en lettres d'or. Cette nuit-là, une

douce chaleur estivale enveloppa leurs corps confondus, lovés dans un creux sableux de la dune jusqu'aux premières lueurs matinales teintées de rose, comme si la nature célébrait l'aurore de leur nouvelle vie. Aujourd'hui encore, si vos pas vous mènent dans les parages des rochers insolites de Goudoul, vous pourriez apercevoir les silhouettes imaginaires d'un éléphant, d'une tortue ou d'un lapin se découper les nuits de pleine lune, ainsi que deux lettres scintillantes tournées vers le large. De cette journée d'été 1967, la photo en noir et blanc des mariés et de leurs convives prise à la sortie de l'église défie le temps, exposée précieusement sous verre sur le buffet de la cuisine. On y soupçonne presque les coiffes bigoudènes de vouloir faire de l'ombre au voile de la mariée. Chacun de ces visages, certains éclairés d'un sourire naturel, d'autres répondant à l'injonction d'usage, lui remémore un temps qui lui semble révolu, un temps dont chaque instant, aussi furtif fût-il, s'alignait comme les planètes dessinant les contours de ce à quoi tout un chacun aspire et que d'aucuns décrivent comme le bonheur.

Et puis le destin s'invita sans prévenir. Le ciel de sa vie s'assombrit tragiquement ce vendredi 13 octobre 1967 lorsque le Bouchig Trouz, bateau de pêche hauturier basé à Lesconil, de retour de la Mer d'Irlande ramena à quai son équipage sain et sauf à l'exception de son mari, emporté par une vague lors d'une manœuvre nocturne de chalut. Encore teintée de blanc nuptial, sa vie conjugale vira au noir funéraire pour en faire une veuve au bout de treize semaines de mariage. Il n'en fallu pas plus à certains esprits éclairés pour déceler dans ce chiffre treize le signe du mauvais sort. Le vent qui gonflait ses espoirs d'une vie de famille agrémentée d'éclats de rire d'enfants, aux côtés d'un mari aimant tourna brutalement. Doublement touchée par la mort et l'absence du corps, elle avait recueilli les condoléances avec fatalité, sans se répandre en larmes, comme un code de conduite transmis de mère en fille quand les hommes prennent la mer. Elle ne s'était jamais résolue à refermer le livre de leur histoire à peine écrite de sorte que son cœur s'était fermé à toute idylle, laissant passer les années comme insensible à la mélodie du sentiment amoureux.

L'averse qui frappait toujours aux carreaux depuis son réveil la fit pester contre cette journée qui s'avérait aussi pluvieuse que la veille sans prévision plus optimiste pour le lendemain. Plantée sur une chaise au beau milieu du salon, elle se délesta du bloc-notes énigmatique accaparant ses mains et ses pensées et se leva soulevée par une envie irrésistible de chocolat.

Cette faiblesse gustative faisait écho aux années d'insouciance lorsqu'elle rentrait de l'école dans le quartier des quatre-vents voisin du port de Lesconil. Se débarrassant de son cartable, elle se précipitait dans les bras de sa grand-mère qui l'accueillait pour le goûter en l'absence de ses parents, retenus par leur commerce. Elle saisissait alors l'épaisse tartine beurrée saupoudrée de cacao qui lui tendait les bras. Puis, dans l'intimité de la véranda ouverte sur un jardinet protégé du vent et des

regards, elle se laissait choir dans le fauteuil de velours bordeaux élimé aux accoudoirs, occupé d'office par monsieur le chat assoupi de nature, et se consacrait de tout son être à la dégustation de son quatre-heures. Il lui arrivait aussi de se délecter de cette gourmandise juchée sur la plus haute branche du mimosa à l'abri duquel elle se réfugiait au fond du jardin.

Dehors, la pluie diluvienne n'en finissait pas de rincer les vitres des fenêtres. Deux carreaux de chocolat noir suivis d'un troisième relancèrent son ardeur au ménage. A mesure qu'elle s'activait à épousseter meubles et bibelots, ses pensées s'ordonnaient précisant l'agenda de la journée. Cet après-midi-là, comme chaque semaine, elle s'était rendue à la recyclerie de Plobannalec où elle offrait de son temps comme bénévole. L'esprit participatif et bienveillant qui y prévalaient avaient motivé son adhésion. Sur place, elle aimait se fondre dans le capharnaüm de l'entrepôt qui se jouait des convenances de style. Dès lors qu'ils correspondaient aux critères de récupération, les objets pouvaient prétendre à une seconde vie échappant au verdict sans appel de l'obsolescence. Elle se surprenait parfois à envier leur sort. Il lui aurait suffi de bousculer l'équilibre de ses habitudes figées par le temps qui passe pour s'écarter du chemin tout tracé de ses renoncements. Chacun de ces objets témoignait d'une histoire qu'elle se plaisait à imaginer comme celle de cette machine à écrire de marque Olivetti en parfait état de marche et pourtant mise au rebut à l'ère informatique. Souvenir très évocateur de son entrée dans la vie active, elle n'avait pu résister à la tentation de pianoter sur son clavier. La frappe des touches avait réveillé en elle une sensibilité tactile qui faisait tressaillir chacun de ses dix doigts et qu'elle n'avait pas ressenti depuis des lustres. Elle n'avait rien oublié de la partition Azerty. Le large sourire qui illumina son visage ne fit aucun mystère de la joie incommensurable qui la submergea à cet instant.

Le soleil s'était remis soudainement à sourire sans qu'elle en soit surprise, en bonne enfant du pays rompue aux caprices des éléments naturels qui font la pluie et le beau temps. Avant de regagner son chez-soi, elle bifurqua vers la pointe de Goudoul baignée d'une douce luminosité. Depuis ce drame qui avait voilé de noir son existence, elle se donnait rendez-vous régulièrement au pied du sémaphore, face à l'océan, comme on s'incline devant une sépulture. Contraste des sentiments, l'évocation des jours heureux que lui renvoyait aussi l'endroit lui donnait l'illusion de remonter le temps jusqu'à lui faire caresser l'espoir inavoué d'un signe de son défunt mari. Or, ce vendredi 13, sur lequel planait l'ombre du mauvais sort, un arc-en-ciel la combla au-delà de ses espérances. Nul besoin de comprendre les vues de l'esprit, il suffit d'y croire. Depuis que l'âge lui avait fait grossir les rangs de la population sexagénaire sans lui demander son avis, davantage encore depuis qu'elle en était sortie, elle éprouvait comme une urgence à convoquer ses souvenirs, les interroger, les faire parler. Sans doute s'agissait-il de se raconter en tirant au clair l'histoire de sa vie alors que celle-ci se rapprochait inexorablement de son crépuscule.

Sur le chemin du retour, ses doigts enserrant le volant de sa Renault Dauphine bleue capri de 1959, restaurée pour son départ en retraite, se mirent à danser sur la même chorégraphie qui les avait animés au contact de cette machine à écrire, plus tôt dans l'après-midi. Les mots d'une bénévoles de la recyclerie, témoin de la scène, avaient résonné en elle :

« Eh bien, je crois que t'as une touche » s'était-elle exclamée non sans ironie.

Elle ne croyait pas si bien dire tant l'image du clavier lui revenait, depuis, avec insistance, comme un appel du pied. Plus que sa jeunesse et bien plus qu'une belle mécanique vintage très prisée des chineurs, cet instrument lui avait évoqué un seul et même mot : ECRITURE. Il faisait écho à une aspiration depuis toujours refoulée, pourtant nourrie de lectures en tout genre mais confortée par la représentation académique qui réserve l'écriture au seuls écrivains patentés. L'heure était venue de s'en affranchir. Elle s'était promise d'offrir, dès le lendemain, une deuxième vie à cette machine à écrire, sous réserve que personne d'autre n'ait eu le même dessein avant elle. En passant par le port, devant feu l'hôtel de la plage, son cœur se serra, comme si les engins de démolition avaient gommé un chapitre de sa vie. Sitôt chez elle, elle s'empressa de mettre la main sur le bloc-notes orange dont le destin ne souffrait plus d'aucune interrogation et l'ouvrit à la première page. Précieusement archivé dans une boîte métallique autrefois garnie de palets bretons pur beurre, un article de journal découpé quelques mois auparavant dans la presse locale fixa toute son attention. Elle le posa bien à plat sur la table, se saisit d'un stylo à bille et dans une gestuelle appliquée reporta en en-tête, à l'encre rouge et en caractères d'imprimerie pour mieux souligner l'urgence avant que le vent de l'oubli ne disperse les pages de sa vie :

**CONCOURS**  
**NOUVELLES SOUS LA PLUME**  
**13<sup>ème</sup> EDITION**